

Apologie de Socrate : Résumé détaillé

Genre éthique

En -399, Socrate, individu sans pouvoir politique ni fortune, est condamné à mort au terme d'un procès public pour impiété envers les dieux traditionnels, croyance en de nouvelles divinités et corruption de la jeunesse. Il réfute d'abord ces accusations et tente de comprendre pourquoi l'Oracle de Delphes avait répondu à Chéréphon qu'il était le plus sage des hommes, ce qui le mène à démontrer que les hommes se croient savants alors qu'ils ne le sont pas et qu'il s'agit d'une mission divine que de leur faire reconnaître leur ignorance. Il est cependant reconnu coupable par une courte majorité de juges et doit proposer une peine, mais il fait valoir qu'il devrait au contraire être récompensé, ce qui entraîne une majorité de juges à voter la peine de mort. Socrate explique alors que son exemple sera suivi par beaucoup d'autres et que si la divinité ne s'est pas opposée à sa condamnation, c'est que sa mort n'est pas une mauvaise chose, car l'âme est plus valeureuse que le corps et mérite donc plus de soin que lui. Il fallait que Socrate meure pour que vive la philosophie.

Socrate commence par affirmer que les propos qu'ont tenu ses accusateurs sur lui étaient faux, en particulier celui selon lequel il serait un redoutable discoureur, car alors il suffirait de dire la vérité pour en être un. Il est plutôt un orateur, qui ne prête guère attention à la formulation de ses phrases, notamment car il n'a jamais comparu devant un tribunal, mais qui dit le juste et le vrai. La seule vertu du juge est de déterminer si des allégations sont justes ou non, et celle de l'orateur, de dire la vérité.

On accuse Socrate d'être un penseur s'intéressant aux choses célestes ou souterraines, qui pourrait transformer l'argument le plus faible en le plus fort, et d'enseigner à d'autres à en faire autant. Or, la foule, ayant écouté les accusateurs, pense que ceux qui s'adonnent à ces recherches ne reconnaissent pas les dieux. Socrate répond que d'une part, la foule a entendu ces rumeurs à un âge de crédulité - l'enfance ou l'adolescence -, et d'autre part qu'on l'accusait en son absence, ce qui l'empêchait, lui-même ou d'autres, de le défendre. De plus, personne ne parvient à citer de qui il a entendu cette rumeur. Or, le problème des calomniateurs anonymes, c'est qu'on ne peut les interroger à la tribune, et donc les réfuter. Socrate s'apprête donc à se battre contre des ombres. Il choisit d'abord de répondre aux vieilles accusations à son encontre, qui ont plus longtemps infusé, puis il s'attaquera aux plus récentes. Bien que la tâche soit difficile, il est contraint de se défendre devant la loi.

Dans *Les Nuées*, Aristophane mettait en scène un Socrate qui débitait des inepties sur des sujets auxquels le véritable Socrate ne connaissait rien, mais, même si Socrate n'a rien contre ces sujets, ce ne sont pas ceux qui l'intéressent. Il en appelle alors à ceux qui l'ont déjà entendu discourir pour affirmer qu'il n'a jamais mentionné lesdits sujets évoqués par Aristophane, et donc que la plupart des gens affirment des idioties à son propos.

Socrate nie aussi enseigner contre rémunération, contrairement à d'autres, des sophistes, comme Événos de Paros, qui peuvent tout à fait inciter les jeunes athéniens à se détourner de l'enseignement gratuit de leurs concitoyens pour préférer le leur contre rémunération et reconnaissance. D'ailleurs, il raconte qu'un jour qu'il rendait visite à Callias, fils d'Hipponicos, très adepte des enseignements des sophistes, il lui demanda : « si tes deux fils étaient des poulains, tu sais qui devrait recevoir un salaire pour en faire des êtres accomplis et assurer l'excellence qui leur convient, non ? Ce serait un éleveur de chevaux. Mais puisqu'il s'agit d'êtres humains, à qui comptes-tu demander de s'en charger ? Qui possède le savoir leur permettant d'atteindre

l'excellence qui convient à l'homme et au citoyen ? ». Callias répond que c'est Événos de Paros, dont l'enseignement coûte cinq mines. Socrate rétorque qu'il jugerait Événos très heureux s'il possédait l'art d'enseigner la vertu, qui plus est à si bas prix, car lui ferait à sa place le difficile. Or, il ne possède de toute façon pas un tel savoir.

S'il n'a rien enseigné contre rémunération, d'où viennent alors les calomnies qui courent sur Socrate ? S'il n'avait rien fait de différent de la plupart des gens, on n'aurait pas fait courir tant de bruit sur son compte. Puisqu'on prétend que Socrate possède une sagesse (*sophos*), de quelle nature est-elle ? **Celle qui se rapporte à l'être humain.** Cependant, les enseignants comme Événos possèdent un savoir d'un rang certainement plus élevé, puisque Socrate n'en dispose pas, et ceux qui affirment que Socrate en dispose sont des calomniateurs.

Pour trouver l'origine des calomnies à son encontre, Socrate évoque l'épisode lors duquel Chéréphon demanda à l'oracle de Delphes s'il existait citoyen plus savant que Socrate, ce à quoi la Pythie, intermédiaire du Dieu de Delphes (Apollon), répondit que non. Socrate se demanda ce qu'une telle réponse signifiait, sachant sa véracité incontestable étant donné l'origine divine de la réponse. Il se mit alors à chercher un de ceux qui se faisaient passer pour savant pour tenter de réfuter la réponse oraculaire, l'interrogea, et se rendit compte qu'il passait aux yeux de beaucoup, dont lui, pour un savant alors qu'il ne l'était pas, ce que Socrate lui démontra. Mais il s'attira son inimitié et celle de ceux qui assistèrent à la scène. Or, pour Socrate, **quand bien même cet homme et lui ne savent rien qui vaille la peine, Socrate au moins n' imagine pas savoir des choses qu'il ignore, ce qui fait de lui un plus grand savant.**¹ Il répéta le processus de nombreuses fois, avec des hommes politiques se prétendant encore plus savants, en se faisant cela dit de nombreux ennemis. Il fallait alors interroger tous ceux qui prétendaient savoir quelque chose. La conclusion fut que ceux qui prétendaient en savoir le plus étaient les plus dépourvus de connaissances, tandis que ceux qui passaient pour valoir moins semblèrent être des hommes mieux pourvus en matière de bon sens. Après les hommes politiques, il interrogea les poètes, convaincu qu'il allait alors être pris en flagrant délit d'ignorance par rapport à eux. Pourtant, en les interrogeant sur la signification de leurs meilleurs poèmes, il fallait conclure qu'ils en parlaient moins bien que des amateurs. Conclusion : ce n'est pas en vertu d'un savoir qu'ils composent ce qu'ils composent, mais en vertu d'une disposition naturelle et d'une possession divine, tout comme les oracles ; ces gens ne savent rien des choses dont ils parlent, quoique ces choses soient admirables. Enfin, Socrate alla interroger des artisans : ces derniers savaient beaucoup de choses qu'il ignorait, mais ils s'imaginaient, comme les poètes, être compétents dans ce qu'il y a de plus important, prétention qui occultait leur véritable savoir. Finalement, Socrate se dit qu'il valait mieux n'avoir ni savoir ni ignorance, plutôt que d'être à la fois savant et ignorant. C'est cette quête qui a amené Socrate à s'attirer tant d'ennemis et le nom de "savant" : ceux qui assistaient à la discussion pensaient que Socrate était savant dans les matières sur lesquelles il interrogeait ses interlocuteurs. En fait, ce que voulait dire l'oracle, c'était que le savoir que possède l'homme présente peu, voire aucune valeur, et donc que Socrate n'était qu'un exemple pour affirmer que le plus sage est celui qui reconnaît qu'il ne vaut rien face au savoir. Ainsi Socrate est-il désormais perpétuellement **au service d'Apollon**² lorsqu'il

¹ La véritable sagesse de Socrate est d'avoir la modestie de ne jamais supposer qu'il sait une chose sans la savoir, ou de se supposer plus valeureux qu'il ne l'est réellement, et d'être toujours fidèle à la justice, car il n'est pas aveuglé par des maux illusoire, comme la mort, qu'il n'y a aucune raison de craindre car elle est inconnaissable avec certitude.

² Service prescrit par l'intermédiaire d'oracles, de songes et autres moyens par lesquels une divinité prescrit à un homme de remplir une tâche

interroge de nouvelles personnes pour savoir si elles sont ou non savantes, ce qui explique son manque de temps pour s'occuper des affaires politiques et des siennes, d'où sa grande pauvreté.

Concernant la corruption de la jeunesse, Socrate affirme que **c'est spontanément que les jeunes gens aisés et oisifs s'attachent à lui, car ils tirent du plaisir à entendre les gens qu'il réfute et finissent par l'imiter en éprouvant d'autres personnes**, qui à leur tour accusent Socrate de corruption de la jeunesse, alors même que ces calomniateurs ne savent rien de ses agissements. Embarrassés, ils reprennent les reproches communs qu'on fait aux philosophes : rechercher les choses célestes ou souterraines ou ne pas reconnaître les dieux, pour ne pas qu'on découvre que ces accusateurs, dont les discours sont persuasifs et véhéments, ne savent rien. Or, difficile de détruire des calomnies d'une telle ampleur dans le temps d'un plaidoyer, d'autant que c'est en révélant la vérité sur l'ignorance des calomniateurs sur ses agissements que Socrate sait se faire des ennemis, preuve de la véracité de ses propos : ils s'irritent de leur ignorance à propos de Socrate.

Socrate répond désormais à l'accusation selon laquelle **il corrompait la jeunesse et de ne pas reconnaître les dieux que la cité reconnaît, mais d'autres**. Il cherche d'abord à montrer que Méléto, son principal accusateur, ne se soucie pas réellement de la personne qui pourrait rendre les jeunes meilleurs, puisqu'il ignore qui est cette personne et répond que ce sont les lois qui ont ce rôle. Logiquement, ce sont donc ceux qui connaissent le mieux les lois qui rendent les jeunes meilleurs, à savoir les juges, mais aussi les membres du Conseil, les auditeurs du procès, l'Assemblée du peuple... bref, selon Méléto, tous les Athéniens sauf Socrate contribuent à cette tâche.

Socrate rétorque que la thèse est absurde, car c'est le contraire : pour les chevaux, un seul type d'individus est capable de les rendre meilleurs, les éleveurs de chevaux, et tous les autres les rendent pires, et il en va de même pour les autres êtres vivants et donc pour les jeunes : seuls quelques hommes, voire un seul, peuvent leur enseigner le chemin de la vertu, et les autres tendent à leur faire privilégier des biens terrestres³. Ainsi Méléto n'accorde aucun souci à la question de l'éducation des jeunes Athéniens puisqu'il ignore comment éduquer la jeunesse.

Socrate et Méléto s'accordent pour dire que les gens méchants font toujours du tort à ceux qui leur sont proches, et les gens vertueux leur bien, puis que malgré cela, aucun homme ne souhaite être mal traité plutôt que bien par les personnes avec lesquelles il est en relation. Or, si Socrate corrompait la jeunesse à dessein et la rendait donc méchante, **il courrait le risque qu'elle lui cause du tort**, or personne ne souhaite vivre entouré de mauvais citoyens, et Socrate nie d'ailleurs avoir ce genre d'intentions. Ou bien donc Socrate n'est pas un corrupteur, ou bien il en est un malgré lui. Or, lorsqu'on fait le mal involontairement, la faute n'est pas d'abord du ressort d'un tribunal : il faut en avertir l'auteur et le réprimander avant d'avoir recours à la justice, ce que Méléto s'est gardé de faire. Le crime involontaire appelle pourtant davantage à une conciliation sociale (réparation, indemnisation, rituel) qu'à un procès public, qui punit. Ce n'est que si l'on a averti le coupable de son délit involontaire et qu'il persiste qu'il peut en être tenu volontaire.

[Objection : Socrate réduit les actions répréhensibles en question à ceux d'un "méchant", alors que ce dont l'accuse Méléto, à savoir **d'enseigner aux jeunes à reconnaître d'autres dieux que la cité reconnaît**, n'est pas forcément susceptible de rendre méchants à leur tour les jeunes

³ Ici apparaît l'un des paradoxes de l'*Apologie* : Socrate n'enseigne rien et ne prétend pas être un éducateur, mais tout son discours montre implicitement qu'il est un éveillé des âmes et de la cité du fait de sa mission divine. Seul Socrate peut concourir à améliorer les âmes, car il incite les citoyens à se tourner vers la vertu plutôt que vers les honneurs ou les richesses. Platon élargira cette tâche à l'ensemble des philosophes.

qu'il corrompt. Il pourrait très bien vouloir imposer une nouvelle religion au sein de la cité car il la jugerait meilleure.]

Socrate proclame reconnaître des dieux tandis que Méléto l'accuse de n'en reconnaître aucun [Notons que ce n'est pas ce qui lui est reproché dans le texte de l'action judiciaire, puisqu'on l'accuse d'en reconnaître d'autres, Méléto se contredit donc d'une phrase à l'autre. Socrate pointe ensuite du doigt cette incohérence pour soutenir que Méléto a voulu poser à Socrate une énigme ou lui faire une plaisanterie]. D'après lui, Socrate ne reconnaîtrait pas la lune et le soleil comme des dieux mais le premier comme une pierre et l'autre comme une terre. Or, c'est Anaxagore qui a élaboré ces thèses d'astronomie dans des livres qui circulent d'ailleurs librement à Athènes à bas prix dans les orchestres (dans le théâtre, lieu de récitation et de vente de livres). Ainsi, aucun athénien ne penserait que Socrate serait l'auteur de telles idées, et personne ne voudrait suivre quelqu'un qui ne ferait qu'emprunter à d'autres des idées aussi étranges.

Socrate et Méléto s'accordent pour dire qu'il n'existe personne qui reconnaisse des puissances démoniaques, mais pas de démons, tout comme il ne peut y avoir d'art de la flûte sans flûtistes. Selon Méléto, Socrate reconnaîtrait et enseignerait qu'il existe des puissances démoniaques, mais les démons sont des dieux, sinon des enfants de dieux [ce sont des entités intermédiaires dérivées des dieux, comme des héros divinisés ou des forces invisibles qui pouvaient protéger, guider ou nuire, reconnus pour certains par la religion civique athénienne], donc l'accusation d'impiété est absurde : si Socrate croit aux démons, qui sont enfantés par des dieux, il croit aussi en des dieux.

Les accusations sont donc toutes deux fausses, mais reste que Socrate s'est fait beaucoup d'ennemis et que des hommes de bien se trouvent souvent condamnés à cause de ces derniers. Socrate ne devrait-il pas avoir honte de s'être exposé au courroux d'ennemis et donc à la mort ? En réalité, pour Socrate, il ne faut pas agir en mettant en balance ses chances de vie ou de mort, mais plutôt en se demandant si l'action qu'on s'apprête à poser est juste ou non, sinon, tous les soldats morts dans la guerre de Troie seraient des hommes de peu de valeur. Achille, qui voulut venger Patrocle, savait de sa divine mère Thétis qu'il allait mourir en le vengeant, mais ne recula pas pour autant : il craignait plus de vivre en lâche et en fardeau déshonoré de la terre que de laisser un ami sans vengeance. Ainsi, quelle que soit la place dans le rang qu'on occupe, le devoir impose d'y demeurer quel que soit le risque encouru.

De même, Socrate a tenu son poste malgré le risque mortel lorsqu'il était hoplite dans trois campagnes militaires pendant la guerre du Péloponnèse, et il l'a fait également en vivant en philosophe (en soumettant les autres et lui-même à examen) car Apollon l'avait assigné à le faire, malgré la peur de se faire des ennemis. Au contraire, ç'aurait été dans le cas où Socrate avait désobéi aux dieux par crainte de la mort qu'il aurait fallu le traduire en justice, car alors il aurait été incroyant.

Craindre la mort, c'est prétendre être en possession d'un savoir dont on ne dispose pas, car personne ne sait ce qu'est la mort ni si elle ne se trouverait pas être pour l'homme le plus grand des biens. La prendre d'emblée pour le plus grand des malheurs et donc la craindre, c'est de l'ignorance (penser savoir ce qu'on ne sait pas), et c'est en cela que Socrate est sage : il ne postule rien sur l'Hadès. Or, il sait que commettre l'injustice (désobéir à qui vaut mieux que soi, comme son chef ou la divinité) est un mal certain, d'où l'engagement à ne jamais faire passer la crainte envers des

choses dont on ne sait s'il ne s'agit pas de biens avant celle de maux dont on sait qu'il s'agit de maux.

Ainsi, si les juges décident d'acquitter Socrate à la condition qu'il cesse de soumettre les gens à son examen afin de prévenir les effets sur la jeunesse de cette pratique, alors **il préférerait obéir au dieu plutôt qu'à des hommes, et donc continuer de philosopher et finalement être puni de mort** par ce même tribunal. Philosopher, cela signifie enseigner aux Athéniens que la recherche de richesses, de réputation et d'honneur est vaine lorsqu'on n'accorde aucun souci à la pensée, à la vérité et à l'amélioration de son âme, les dernières ayant bien plus de valeur que les premiers. Si un Athénien affirme avoir le souci de son âme, alors Socrate le soumettra à un examen pour vérifier s'il possède bien la vertu qu'il prétend avoir. C'est en tout cas ce qu'ordonne Apollon de faire à Socrate, et rien n'aura jamais été plus avantageux à Athènes que ce service rendu au dieu. Condamner Socrate à mort signifierait donc causer plus de tort à la cité qu'à Socrate lui-même, puisqu'aucun homme n'est attaché à la cité par le dieu comme lui l'est. Son rôle est de convaincre chacun de la supériorité de la valeur de l'âme sur celle du corps, et que ce n'est pas des richesses que vient la vertu, mais que c'est de la vertu que viennent tous les autres biens, pour les personnes comme pour l'État. Socrate est comme un taon qui réveillerait un cheval assoupi : il réveille les esprits, les persuade et leur fait honte de leur ignorance et de leur peu de souci de la vertu. On a cependant vite fait de le tuer par accident au réveil. Or, si Socrate venait à mourir, Athènes resterait assoupie à jamais, à moins qu'un autre homme soit choisi par Apollon.

Même si Socrate était condamné, Méléto ne pourrait lui causer du tort, puisque celui qui vaut le mieux ne peut pas éprouver de dommage de celui qui vaut moins : il est plus grave d'obtenir injustement la condamnation à mort d'un homme que d'être exécuté ou exilé.

Qu'est-ce qui justifie que Socrate ait une mission divine ? C'est qu'aucun motif humain n'explique qu'il néglige toutes ses affaires personnelles pour s'occuper en permanence de ses concitoyens à la manière d'un père ou d'un frère aîné. De plus, il ne perçoit aucun profit de ses conseils, comme en témoigne sa pauvreté.

Cependant, pourquoi, si Socrate prodigue autant de conseils en privé, ne monte-t-il pas à la tribune pour s'occuper des affaires publiques et donner des conseils à la cité ? Cela tient à ce qu'il y a en Socrate depuis l'enfance une **voix divine** (ou plutôt démoniaque) qui le dissuade de réaliser certaines actions, dont le fait de se mêler aux affaires publiques, et ce notamment pour préserver sa vie et être ainsi utile aux citoyens par des voies privées. En effet, s'opposer franchement à l'assemblée athénienne pour empêcher des actions injustes ou illégales, c'est s'exposer à une mort rapide. Le moyen pour Socrate d'être le plus utile à la cité est donc de demeurer un particulier.

Socrate exemplifie sa thèse : il siégeait au Conseil⁴ au moment d'un incident célèbre : après la victoire navale des Arginuses (-406), les dix stratèges⁵ furent **collectivement** condamnés à mort pour ne pas avoir secouru les naufragés athéniens. Or, la constitution athénienne garantissait à chaque accusé le droit à un procès individuel, ce qui rendait la procédure illégale. Socrate fut le seul des prytanes⁶ à s'opposer à cette procédure illégale et à voter contre la proposition. Il fut alors

⁴ La boulè (Conseil) comptait 500 citoyens athéniens, répartis en dix tribus de 50 membres, tirés au sort pour un an. Elle soumettait les lois à l'Assemblée (ecclésia). Tous les 36 jours, la présidence effective du Conseil (la prytanie), passait d'une tribu à l'autre. Socrate appartenait à la tribu Antiochis, qui exerçait la prytanie lors de l'incident naval des Arginuses.

⁵ Généraux élus chaque année par l'assemblée qui commandent l'armée et la flotte.

⁶ Membres d'une tribu durant sa prytanie

menacé par les chefs politiques de dénonciation et de prise de corps⁷, mais il se rangea du côté de la loi et de la justice.

Autre événement : lorsqu'Athènes passa sous régime oligarchique, les Trente lui demandèrent, avec quatre autres personnes, de ramener Léon de Salamine, qui était un adversaire des Trente, pour qu'il fût mis à mort, mais Socrate s'y refusa, jugeant cette arrestation illégale. Il rentra chez lui et fut sauvé grâce à la chute du régime en -403.

Il aurait donc été impossible pour Socrate ou pour tout autre de se comporter en homme de bien en tant que figure politique et de survivre, mais il ne s'est jamais laissé convaincre d'agir contre la justice par personne. Il se contente d'être à la disposition de tous, qu'ils veuillent l'écouter ou être interrogés par lui, et ce gratuitement. En revanche, si l'un de ces gens devient vertueux et l'autre non, Socrate n'en sera pas responsable au regard de la justice, car il n'a jamais promis d'enseigner quoi que ce soit qui s'apprenne, puisque Socrate n'enseigne rien. Si certains choisissent de passer du temps avec lui, c'est qu'il leur plaît de voir ceux qui prétendent être savants être soumis à un examen socratique.

Socrate soutient que si jamais il avait réellement corrompu la jeunesse, ces jeunes gens, une fois devenus adultes, et qui assistent au procès, seraient montés à la tribune pour le faire condamner pour ses mauvais conseils. Or Méléto ne s'est servi d'aucun comme témoin, et aucun ne cherche à témoigner contre Socrate de son propre chef, car tous soutiennent Socrate, et leurs proches également. Socrate, contrairement à d'autres athéniens avant lui, se refuse également à utiliser le témoignage de ses propres enfants pour attendrir les juges, car cela ne relèverait pas de la vertu et qu'il ne craint pas la mort. On a pourtant vu des hommes prétendument très vertueux et courageux, chargés de hautes fonctions, s'y adonner éhontément, ce qui diminue grandement leur réputation et celle de la cité. Il est en fait injuste d'adresser aux juges des prières pour obtenir un acquittement qui doit s'obtenir par les faits et la persuasion : le juge ne fait pas de la justice une faveur mais doit décider de ce qui est juste. Il a fait serment, devant les dieux, de ne pas favoriser ceux qui lui paraissent devoir l'être, mais de rendre la justice conformément aux lois. Ainsi, les prier d'un acquittement reviendrait à les inciter à l'impiété, ce à quoi Socrate se refuse, démontrant par là sa piété. Au contraire, les calomniateurs qui incitent les juges à condamner injustement un homme sont moins pieux que lui. Quoi qu'il en soit, la décision des juges sera valide selon l'ordre divin, car Socrate n'a jamais désobéi aux dieux : son procès ne peut donc pas mener à un dénouement malheureux.

Les juges ont voté la condamnation à mort de Socrate à une faible majorité sur proposition de Méléto, mais le condamné peut proposer une peine de substitution. Il ne s'en indigne pas : la décision est attendue, mais il s'étonne de la faible majorité contre lui et en conclut qu'il a été acquitté de l'accusation de Méléto. Socrate réfléchit à la peine à proposer, qui doit être celle qu'il mérite, mais quelle peine mérite un homme qui ne s'est simplement pas tenu tranquille et a négligé les fonctions publiques et l'administration de sa fortune, ce dont tout le monde se soucie sauf lui ? Socrate a uniquement choisi la voie qui rendrait le plus grand service au plus grand nombre, à savoir la préoccupation de devenir le meilleur et le plus sensé possible pour le bien de la cité. La voie politique l'aurait rendu inutile à tous. En vérité, Socrate ne mérite pas un châtiment mais un bon traitement, comme le fait d'être nourri et logé dans le Prytanée⁸ aux frais de la cité. Socrate

⁷ Arrestation en vue d'un procès

⁸ Là où vivaient les prytanes durant la partie de l'année où ils étaient en fonction, avec les citoyens honorés par la cité en tant que grands bienfaiteurs et les Olympioniques.

demeure en effet convaincu qu'il n'a causé de tort à personne, mais ne parvient pas à en convaincre les juges, car le temps qui lui est accordé, un jour, est trop court. Se condamner soi-même à une peine qu'on ne mérite pas, c'est se faire une injustice, ce que Socrate refuse. Il n'a de toute façon pas de quoi payer une quelconque amende, et s'il était exilé, alors il irait poser des questions à d'autres citoyens, qui le chasseraient à leur tour. Il ne cessera jamais de rendre service à Apollon, car ce serait lui désobéir que de cesser de questionner les personnes qu'il rencontrera, d'autant que le plus grand bien est de s'entretenir tous les jours de la vertu et de ce dont il discute en soumettant les autres lui-même à son examen. Une vie sans l'examen socratique ne vaudrait pas la peine d'être vécue. Socrate ne voulant pas s'infliger un mal, il propose de régler une amende raisonnable que certains de ses amis, dont Platon, pourraient régler à sa place.

Finalement, les juges décident que Socrate sera bien condamné à mort, et ce dernier rappelle que les étrangers jugeront Athènes honteuse d'avoir condamné un tel sage, ou du moins prétendront-ils que c'est un sage s'ils veulent jeter l'opprobre sur la cité. Ce qui a perdu Socrate n'est pas son incapacité à prononcer des discours convaincants, mais à prononcer ceux qui plaisent à ses auditeurs : des discours larmoyants affirmant des choses indignes de Socrate. Il faut préférer mourir en ayant été digne de soi et de l'honneur que de vouloir à tout prix échapper à la mort honteusement. Ces accusateurs, eux, seront reconnus coupables de méchanceté et d'injustice. En le condamnant à mort, ses calomniateurs pensaient se libérer d'avoir à justifier leur façon de vivre, mais ils se sont condamnés à rendre des comptes à un nombre encore plus grand de citoyens influencés par Socrate. Ce n'est pas en condamnant des gens à mort qu'on empêche qu'autrui nous reproche de ne pas se comporter droitement, ce qui est déshonorant et inefficace, mais en devenant soi-même le meilleur possible.

Socrate raconte que la voix divine qui le dissuadait d'entreprendre des actions mortelles ne s'est aujourd'hui pas manifestée pour l'empêcher de venir à la tribune ou de dire quoi que ce soit, c'est signe que sa condamnation est un bien pour lui : on se trompe en imaginant que mourir est un mal. On a bien des raisons d'espérer que la mort soit un bien : soit le défunt n'est plus rien ne peut plus avoir aucune conscience de rien, ou bien son âme transite d'un lieu vers un autre. Si, dans le premier cas, la mort s'apparente à un sommeil parfaitement reposant et sans songe, alors on doit s'en réjouir, car pratiquement aucune nuit ni aucun jour n'est meilleur que ce long sommeil-là. Si, dans le second cas, l'âme est transportée chez Hadès, là où habitent tous les morts, alors ce serait une chose merveilleuse, car on quitterait des faux juges pour en trouver des vrais et des demi-dieux qui auront été justes dans leur existence terrestre (Orphée, Musée, Hésiode, Homère, Sisyphe, Ulysse...). Socrate rejoindra ces héros condamnés injustement mais ayant vécu droitement et les interrogera à leur tour pour déterminer lesquels d'entre eux sont de véritables savants. Ce lieu-là promettrait le comble du bonheur, d'autant qu'on n'y risquerait pas de mourir injustement. Aucun mal ne peut toucher un homme de bien, ni pendant sa vie ni après sa mort, car les dieux ne se désintéressent pas de son sort. Socrate n'en veut à aucun de ses accusateurs ni à aucun juge, car il sait que sa mort fait partie d'un dessein divin et qu'il sera libéré de tout souci.

Socrate formule une dernière requête : de punir et d'interroger ses enfants comme il le faisait avec les Athéniens si jamais ils se souciaient d'argent ou d'autres biens inférieurs plus que de la vertu, ou bien s'ils croyaient être quelque chose alors qu'ils ne sont rien. Ce sera agir avec justice.